

Génie génétique et psychisme inconscient

par Claude PIRON, psychologue Coppet

Choisir, mai 1998, pp. 21-25

Le génie génétique n'est pas de ces sujets qui laissent indifférents. Conversations de bistro, lettres de lecteurs publiées dans la presse, articles paraissant ça et là témoignent d'une forte implication affective : la peur joue ici un rôle marquant. L'idée même que l'homme puisse s'immiscer dans les gènes fait vibrer dans les profondeurs du psychisme des fibres porteuses d'une forte charge émotive, que l'on soit pour ou contre ce genre d'intervention. C'est que le fond de l'être humain est, dès la conception, le théâtre de tensions auxquelles nul ne peut échapper. On pourrait les résumer en disant qu'il s'agit du conflit entre la volonté de survivre et la volonté de vivre.

L'être humain (comme les autres vivants) est animé d'une très puissante aspiration à être-plus. Dès le stade embryonnaire, il est poussé à grandir, quantitativement d'abord (les cellules se multiplient), puis qualitativement (elles se différencient). Quand sa croissance physique s'arrête, il devient fécond : la nature oriente le « devenir plus » vers l'espèce. Sur les plans non physiques, le besoin de croître assume toutes sortes de formes dès les premiers mois de la vie (mieux maîtriser, mieux comprendre, être plus habile...), pour se porter à l'âge adulte sur une multiplicité de domaines (devenir plus riche, plus puissant, plus reconnu, plus créatif, améliorer sa situation personnelle, sociale ou affective, croître dans les domaines culturels et spirituels). A ce besoin de croissance correspond, dès le début de la vie, un besoin de savoir, d'explorer des terres inconnues, d'agrandir son territoire, d'élargir la gamme des satisfactions et d'affirmer sa liberté, quitte à transgresser. Il n'existe pas d'enfant qui n'aime désobéir, comme il n'est pas d'enfant dont on puisse arrêter la croissance physique. On peut déformer cette croissance, on ne peut pas l'empêcher, sauf en tuant. C'est dire la puissance de cette force vitale, qui nous oblige à vouloir être plus.

Mais pour vivre pleinement, comme l'exige cet aspect de notre être, il faut survivre. Et comment survivre sans se protéger ? L'aspiration à s'établir dans la sécurité, à éviter les risques, à fuir toute nouveauté, parce que l'inconnu est gros de dangers, s'inscrit dans le besoin de survivre, tout aussi puissant que celui de donner libre cours à notre vitalité. Quand nous dormons, nous résolvons le conflit par l'alternance des cycles. Dans les phases de sommeil profond, sans rêve, aux rythmes cardiaque, pulmonaire et électro-encéphalographique aussi réguliers que les ronflements, nous contentons notre besoin de survivre, dans une sorte de néant d'être, ne faisant qu'économiser l'énergie pour la recapitaliser. Puis, nous changeons de position et passons à la phase où domine le besoin d'être au sens plein : notre créativité produit des scénarios souvent à forte

intensité dramatique, les rêves, où peur et désir témoignent des exigences de notre vitalité.

Naturel contre artificiel

Dans la vie éveillée, chacun se débrouille comme il peut. Les uns, timorés, laissent la crainte de ne pas survivre étouffer la pulsion vitale et son goût pour les expériences nouvelles. D'autres, casse-cous, laissent leur vitalité l'emporter sur la peur du risque. Et la plupart trouvent leur place sur l'immense gamme des compromis, chacun permettant aux deux tendances de s'enchevêtrer selon l'agencement unique qui lui est propre. La formule, d'ailleurs, change avec l'âge, le besoin de survivre se renforçant à mesure que l'on quitte la jeunesse. La mort, pour une partie d'entre nous, c'est quand la vie cesse : il faut donc nous doter d'un cocon protecteur, de peur que les dangers extérieurs ne nous règlent notre compte. La mort, pour d'autres, c'est quand le progrès s'arrête : ici, vivre, c'est toujours avancer.

Nous sommes ainsi faits que les émois de nos profondeurs se projettent facilement sur le monde extérieur, en utilisant, sans que nous n'y prenions garde, notre tendance à la symbolisation. Celle-ci, lorsqu'il s'agit d'affects inconscients, fonctionne selon les modes archaïques de la pensée infantine, et notamment selon un système binaire ramenant tout problème à deux termes symétriques. Une des paires de concepts intervenant ici est la paire «naturel / artificiel». Comme, à ce niveau primitif, tout est affecté d'un tampon «bon» ou «mauvais», beaucoup en viennent à assimiler «naturel» à «bon» et «artificiel» à «mauvais», comme si c'était vrai et évident. On oublie ainsi que les virus et microbes sont naturels, comme les moustiques qui transmettent le paludisme, comme les ronces et le chiendent, comme l'instinct sexuel qui porte à violer un enfant, comme la colère qui terrorise et comme tout l'éventail des ruses et tactiques que manifestent les diverses espèces animales pour sauvegarder l'intérêt de l'individu, et qui ont leur pendant dans l'espèce humaine. Dans tous les peuples, les hommes ont appris à utiliser des poisons végétaux pour se venger d'un ennemi : le désir de vengeance est tout aussi naturel que la substance toxique. Assimiler «naturel» à «bon», c'est idéaliser la nature. C'est manquer de réalisme. C'est projeter sur la nature un aspect «paradis terrestre» qui n'existe pas sur notre planète, sauf dans le psychisme de chaque individu, à titre d'image inconsciente, d'archétype, que sait bien faire vibrer la publicité des agences de voyage.

Par ailleurs, bien des choses artificielles peuvent contribuer au bonheur et au progrès spirituel de l'homme. Les exemples sont innombrables. Pensons au matériel chirurgical, sans lequel tant de malades ou de blessés ne retrouveraient pas un fonctionnement humain digne de ce nom, aux instruments de musique, qui donnent tant de satisfactions de haut niveau, à l'écriture, qui permet de lire des œuvres propres à enchanter l'âme et à la faire grandir, ainsi qu'à ses supports matériels : papier, encre, matériel d'impression, toutes choses que la nature n'a pas produites, si ce n'est par

l'intermédiaire de la créativité, de la sensibilité, de l'intelligence et de l'habileté humaines. Le pain, le vin, les roses ne sont pas davantage des produits de la nature, ce sont les fruits de l'ingéniosité humaine et de son goût pour ce qui réjouit le cœur. On oublie un peu vite qu'artificiel veut dire, au départ, «fait avec art». En fait, ce qui importe, ce n'est pas qu'une chose soit naturelle ou artificielle, c'est qu'elle concourt au bien et non au mal.

Mais ce qui se projette sur le monde extérieur, et notamment sur la vie politique et sociale, ce sont souvent des noyaux psychiques structurés, où un ensemble de peurs et de désirs se cristallisent en une «matrice d'images» imprégnée d'une atmosphère bien précise, dont les productions se retrouveront aussi bien dans les rêves que dans la création artistique, pour ne rien dire de l'usage qu'en fait, manipulatrice, la publicité. Un de ces noyaux psychiques, associé à la notion d'artificiel, s'exprime par le duo «monstre / apprenti sorcier». Un exemple particulièrement typique se retrouve dans le monstre que le Dr Frankenstein constitue à partir d'organes vivants dans le récit bien connu de Mary Shelley. La science-fiction abonde en histoires de ce genre, où des robots, machins artificiels créés par l'homme, finissent par soumettre leurs créateurs.

Au niveau individuel, il s'agit là sans doute de la symbolisation du scénario dans lequel une habitude que l'on a volontairement nourrie au début finit par prendre le pouvoir, au point qu'elle échappe désormais à tous nos efforts de remise en place. Un ensemble de réflexes acquis devient plus fort que notre intelligence et notre libre arbitre. L'habitude de fumer, ou de regarder la télé, devient tyrannique ; du haut de sa puissance, elle nargue avec superbe notre raison et notre volonté.

Au niveau social, ce noyau psychique se nourrit de la constatation que l'homme peut provoquer des catastrophes à partir de ses découvertes. L'histoire des armes témoigne de la même créativité que l'histoire des prothèses ou des objets qui facilitent la vie. Et même quand il n'y a pas volonté de nuire, il peut y avoir négligence, par prétention ou par prédilection pour une solution de facilité, pas toujours compatible avec les exigences d'un véritable sens des responsabilités. Les stades qui s'effondrent et les bacs qui coulent, trop chargés, sont les tristes témoins de la faillibilité humaine. Devant de tels faits, notre besoin de survie crie : *On ne peut pas faire confiance à l'homme !* ; à quoi notre vitalité profonde répond : *On ne peut pas passer sa vie terré dans un terrier ; vivre, c'est aller de l'avant et affronter courageusement les risques*. L'équilibre psychique accepte les deux réactions et les coordonne. La résultante est la notion de risque calculé. N'est-ce pas de cela qu'il s'agit, en fin de compte, dans le domaine du génie génétique ?

Le viol

Mais rien n'est simple dans l'âme humaine. Un autre noyau psychique vivant dans nos profondeurs vient interférer avec cette recherche d'équilibre et donc avec une étude sereine de la problématique : la peur du viol. Nous avons le pressentiment qu'il existe

au fond de notre être un centre secret, où nous sommes plus nous-mêmes que partout ailleurs, et où nul n'a le droit de pénétrer. C'est le lieu de l'âme où nous sommes seuls avec Dieu, où s'enracine notre liberté, ce pouvoir impressionnant de dire oui ou non à ce que la vie nous présente ; c'est là que, spontanément, nous situons notre essence, ce qui fait que nous sommes celui que nous sommes, et pas un autre.

Cette intuition d'un centre inviolable se projette facilement sur le corps. Si une petite gifle qui ne cause guère de douleur physique peut faire hurler un enfant, c'est parce qu'elle viole l'intégrité de son territoire. Il y a pénétration dans sa sphère réservée. La transgression des barrières est toujours à craindre, car l'homme n'est que trop facilement mené par son désir de puissance. Le viol perpétré par les soudards vise moins la jouissance que le sentiment de domination que confère le pouvoir de réduire un «non» en miettes, de faire fi d'un refus. L'idée qu'il y a dans l'être un lieu d'une totale intimité qui définit son essence n'a pas besoin d'être formulée pour exister dans le psychisme en tant que structure inconsciente susceptible de projection. La peur de l'énergie atomique a là une de ces racines : cette énergie procède d'un viol de ce qu'il y a de plus intime dans la matière, ce qui lui permet d'exister, l'atome.

Nos gènes sont les éléments qui font de nous ce que nous sommes, physiquement parlant. Pour les deux noyaux psychiques esquissés ci-dessus, aller y trafiquer, c'est un double crime. C'est un viol sacrilège de la partie la plus tabou de l'humain (ou de l'animal) et c'est jouer à l'apprenti sorcier faiseur de monstres à la Frankenstein. A cela s'ajoute la réaction affective inévitable que l'exclu ressent face à l'initié. Nous, simple public, ne comprenons rien à ces manipulations dont on nous parle, ou du moins n'y comprenons-nous pas assez pour avoir le moindre contrôle. Il y a là une position subordonnée que notre besoin d'importance n'accepte pas facilement, et peut-être un rappel douloureux de toutes les fois où, enfants, nous avons dû laisser les grandes personnes discuter de choses nous concernant sans même avoir le droit d'être présents. Les souvenirs d'exclusion sont vifs dans le psychisme inconscient de bien des personnes.

Que faire, face à cette situation psychologico-sociale, où les tendances à vivre et à survivre sont hiérarchisées de façon différente selon les individus et mêlées à des émois obscurs, mais intenses, touchant les couches les plus profondes de notre sentiment d'être ? Une attitude de tolérance et de compréhension paraît indiquée. Les peurs irrationnelles sont légitimes. Elles font partie de l'être, surtout des petits, qui se sentent dépassés par un monde scientifique auquel ils ne peuvent avoir accès. Ce n'est pas en ridiculisant ces peurs qu'on en viendra à bout, bien au contraire. C'est en faisant preuve de respect et de délicatesse qu'on mettra le maximum de chances de son côté.

Rechercher l'équilibre

C'est aussi en faisant appel à des sentiments qui peuvent être plus forts que la peur, comme le sentiment de solidarité. Ceux qui souffrent d'une maladie d'origine génétique,

ou qui ont de tels malades parmi leurs proches, ont droit au maximum de soutien de la part de la société. Ils ont droit à une recherche efficace. Leurs appels, s'ils prennent une expression sincère et poignante, peuvent être plus forts que les peurs irrationnelles et faire basculer bon nombre de hésitants.

A vrai dire, la question essentielle est celle des garde-fous. Comment garantir que la recherche et ses applications seront aux mains de personnes réellement compétentes, dotées d'un sens profond des responsabilités ? Si la compétence peut être certifiée par un diplôme, ce n'est pas le cas des autres qualités requises, comme le respect ou la conscience des limites, qui tiennent à la personnalité, à la maturité affective, au sens social.

Compte tenu de tout ce qui précède, on peut en tout cas dire que les mesures prévues dans l'initiative ne sont pas adaptées au besoin de garanties que la population pourrait légitimement exiger. Trop restrictives, elles tuent des espoirs de guérison ou de prévention parfaitement légitimes dans bien des cas. Fondées sur le besoin irrationnel du cocon protecteur, elles oublient que la Suisse n'est pas une île et qu'elles ne protègent donc contre rien. Cela dit, il est bon que l'initiative ait été lancée, car elle oblige à clarifier les choses, et il n'est pas mauvais que les peurs inconscientes s'expriment dans la vie sociale. Mais il ne serait pas sain qu'elles l'emportent. La tâche de la société consiste à trouver les formules qui pourront équilibrer le besoin de vivre avec celui de survivre, et à regarder les peurs en face, sans les condamner, car c'est en mettant en lumière qu'on exorcise.

Pour l'inconscient francophone, le terme génie évoque des esprits puissants, soit protecteurs, soit inspireurs d'actions perverses. Qu'en est-il du génie génétique ? Mauvais génie ? Bon génie ? Il peut être l'un ou l'autre, comme tout progrès scientifique. Pour replacer les choses dans une juste perspective, il faut se dire que les risques qu'il comporte pourraient très bien être beaucoup moins graves pour la société que ceux qu'implique l'usage généralisé de la télévision, sur laquelle elle s'est précipitée sans analyse critique, sans initiative protectrice, sans se poser de question. C'est tout différent ? Voire ! Si l'on a si peur de la manipulation physique, pourquoi n'a-t-on pas peur de la manipulation des âmes par le biais d'images qui affectent directement le psychisme inconscient ?

C. P.

ENCADRE